

La qualité de la langue au Québec de Hélène Cajolet-Laganière et Pierre Martel (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, « Diagnostic », n°18, 1995, 167 p.)

Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord de Claude Poirier (dir.) (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, CEFAN, « Culture française d'Amérique » 1994, 508 p.)

Jean-Paul Vinay

Number 6, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004638ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004638ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vinay, J.-P. (1996). Review of [*La qualité de la langue au Québec* de Hélène Cajolet-Laganière et Pierre Martel (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, « Diagnostic », n°18, 1995, 167 p.) / *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord* de Claude Poirier (dir.) (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, CEFAN, « Culture française d'Amérique » 1994, 508 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (6), 201–207.
<https://doi.org/10.7202/1004638ar>

LA QUALITÉ DE LA LANGUE AU QUÉBEC

de HÉLÈNE CAJOLET-LAGANIÈRE et PIERRE MARTEL

(Québec, Institut québécois de recherche sur la culture,
« Diagnostic », n° 18, 1995, 167 p.)

et

LANGUE, ESPACE, SOCIÉTÉ :

LES VARIÉTÉS DU FRANÇAIS EN AMÉRIQUE DU NORD

de CLAUDE POIRIER (dir.)

(Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, CEFAN,
« Culture française d'Amérique », 1994, 508 p.)

Jean-Paul Vinay

Université de Victoria

I. La Qualité de la langue au Québec

D'une présentation très soignée, sous une sobre couverture signée Gilles Caron, ce volume se réclame dès l'abord de l'opinion flatteuse de Félix-Antoine Savard sur le français du Québec, et se fait l'écho des recherches récentes en sociolinguistique, particulièrement celles provenant de l'« École du Québec ». Cette dernière constatation ne se veut nullement critique ; elle souligne seulement l'approche des auteurs envers les jugements de valeur émis au cours des ans dans le domaine franco-québécois, particulièrement depuis 1980. La bibliographie compte, en effet, sur 127 titres, 69 édités à Québec, et 84 couvrant la période 1980-1995.

L'Introduction de l'ouvrage nous rappelle que « la question de la langue au Québec a toujours été au cœur des préoccupations de la population ». Elle a fait l'objet, à partir de 1969, d'un plan d'aménagement destiné à assurer la promotion du français dans un contexte nord-américain essentiellement francophone. Mais, disent les auteurs, s'il est bon d'assurer la survie de la langue, encore faut-il prendre en considération sa « qualité », concept québécois exploré pour la première fois par Jean-Denis Gendron vers 1960. Ils vont donc se pencher sur cette notion qu'ils rattachent à la *norme* qu'on voudrait voir adoptée au Québec. Point essentiel, mais ambigu, qui revient presque à chaque page : cette norme québécoise n'est pas celle du français de France. C'est pourtant à cette dernière qu'on se réfère constamment : quand on nous parle de divergences et surtout d'améliorations, il faut lire « par rapport au français international », cher à Grevisse et au *Petit Robert*.

Pour poser le problème, on présente d'abord l'opinion publique sur la qualité de la langue (chap. 1), opinion qui semble passer lentement d'une

condamnation sans nuances à une perception moins négative des écarts entre le « français de France » et le « français du Québec ». On relève encore, cependant, de nombreuses confusions au sein de cette opinion publique, qui varie d'ailleurs selon les domaines langagiers.

Le chapitre 2 retrace les grands traits de l'histoire de la langue au Québec. On insiste particulièrement — et à juste titre — sur la variété des « patois » régionaux en Nouvelle-France, qui finissent par aboutir à une « langue commune laurentienne », fortement marquée par des traits en provenance du nord et du nord-ouest de la France. Les auteurs soulignent qu'ils ne traiteront pas des aires linguistiques différentes de celles du Québec, comme l'acadien, ce qui justifie à leurs yeux le rejet de l'expression « français canadien ».

Beaucoup plus original est le chapitre 3, qui offre des remarques neuves et précieuses sur la « qualité » de la langue québécoise actuelle. On rappelle l'action de l'administration et du gouvernement dans ce domaine : la Charte de la langue française, les lois 22 et 101, la création de l'Office de la langue française et de ses huit commissions de terminologie, les interventions fréquentes de plusieurs associations des usagers de la langue française, telles que l'Association des usagers de la langue française (ASULF), et nous aimerions ajouter la Ligue internationale des scientifiques pour la langue française (LISULF). Passant alors à des domaines plus quotidiens, les auteurs examinent très finement la qualité de la langue de la publicité et de l'affichage, celle de la presse écrite et de la presse électronique. On y relève les conceptions différentes de Radio-Canada et de Radio-Québec, qui dirigent avec des succès divers une politique langagière dont la qualité « [aurait] baissé à la suite du développement de la technologie » (p. 89).

Les pages consacrées à la langue des entreprises terminent ce chapitre en soulignant que les problèmes langagiers sont ici d'un autre ordre : il s'agit à la fois de créer des vocabulaires spécialisés et d'en exiger l'emploi à tous les niveaux d'application, tout en assurant la communication entre travailleurs et employeurs, encore souvent anglophones. De plus, les nouvelles technologies ont parfois modifié la nature même du travail, exigeant de nouvelles qualités chez les travailleurs. Les auteurs citent à ce propos des textes très intéressants provenant du Centre de linguistique de l'entreprise (CLE).

Le chapitre 4 termine l'exposé en imputant la responsabilité des faiblesses langagières aux enseignants et aux programmes officiels, « trop souvent subordonnés aux conceptions idéologiques en présence » (p. 135). L'éventail des critiques permet de se faire une idée de l'importance du problème de l'analphabétisme, problème connu également en France, et de la nature des remèdes à apporter. Une série de tableaux illustre « la pauvreté du vocabulaire, la déficience de la grammaire... et pour certains étudiants l'incapacité d'exprimer logiquement leur pensée » (p. 141).

La conclusion confirme l'impression générale qui ressort de la lecture du livre : les qualités fondamentales de la langue au Québec restent floues. Cette langue, estiment les auteurs, tend à se modeler « non sur le français [standard],

mais sur un français québécois», dont le modèle n'est décrit nulle part (p. 158). Dans ces conditions, quelle norme doit-on suivre et enseigner? Quels écarts par rapport au français standard peut-on reconnaître comme appartenant au « bon usage » du Québec? À tous ces problèmes envisagés plus haut, les auteurs n'apportent pas de réponse, mais ils annoncent que « les questions de fond touchant la norme, la reconnaissance du français québécois [...] et de son officialisation dans des ouvrages dictionnaires [...] reconnus » seront traitées dans un second ouvrage intitulé dès maintenant *L'Aménagement linguistique au Québec*, sans précision de date. Nul doute que ce second volume sera à la hauteur du premier, car celui-ci constitue une mise au point claire et intelligente de la question de la langue, vitale pour l'avenir du Québec.

II. Langue, espace et société

La collection, « Culture française d'Amérique¹ », publiée sous l'égide de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN), comprend déjà cinq ouvrages importants sur le Québec et la Nouvelle-Angleterre; le présent recueil, dont le sous-titre est *Les variétés du français en Amérique du Nord*², regroupe les actes d'un colloque multidisciplinaire tenu à Québec en 1991, qui a donné son titre à l'ouvrage. L'organisation de ce colloque avait été confiée à l'équipe du *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ), qui prépare actuellement un *Dictionnaire du français québécois* dont la publication est envisagée pour 1997. Claude Poirier, qui signe la Présentation, rappelle avec raison que les problèmes soulevés par l'étude des divers groupes francophones d'A.N. étaient mieux perçus au début du XX^e siècle que de nos jours; citant les congrès de 1912, 1937 et 1952, organisés par la Société du parler français au Canada et, pour le troisième, par le futur Conseil de la vie française en Amérique, il note l'ampleur de leur retentissement et l'importance de leur contenu.

Les sujets traités dans le présent volume se répartissent autour de cinq thèmes, qui seront rappelés ici succinctement et qui s'abritent un peu artificiellement sous les trois concepts de *langue, espace et société*.

La première partie, « Caractéristiques du français d'A. », examine le thème de la *langue* selon les variantes géographiques du français en A.N., sujet qui déborde évidemment sur le thème *espace*, qui va du Québec à l'Acadie, aux « îles » francophones hors Québec et aux « îlots » franco-américains, en Louisiane notamment. Cette étude adopte une perspective très large, sociolinguistique et culturelle. Le thème de la *société* permet d'explorer l'origine et l'histoire des différents groupes et l'avenir de la francophonie en A. Comme le fait remarquer Claude Poirier, ce chevauchement des thèmes permet une lecture de l'ouvrage « au gré de l'impulsion du moment » et selon les intérêts des lecteurs.

Ce chapitre s'ouvre avec un long article d'Albert Valdman sur la restructuration, le fonds dialectal commun et l'étiollement linguistique dans les parlers

vernaculaires d'A.N. On examine ensuite l'interférence de l'anglais à la lumière de la sociolinguistique (Raymond Mougeon); le substrat poitevin en Acadie (Jean-Michel Charpentier) et on présente un exposé très fouillé de Claude Poirier sur les causes de la variation géolinguistique du français en A.N.

Un sous-groupe d'articles sur les « Productions culturelles » étudie la chanson francophone en A. (André Gaulin); le rôle des universités américaines dans la diffusion de la culture francophone en A.N. (Robert Schwartzwald); la diffusion du patrimoine oral (Jean-Pierre Pichette); et le rôle du journalisme et la création romanesque en Nouvelle-Angleterre francophone (André Senécal).

Dans l'« Historique de la francophonie N.A. », on examine l'origine des pionniers de la vallée du Saint-Laurent (Hubert Charbonneau et André Guillemette); la diffusion géohistorique de la francophonie N.A. (Dean Lauder, Cécyle Trépanier et Eric Waddell), avec plusieurs cartes; l'éclatement des « îles » francophones en A.N. (Eric Waddell) et un panorama de la toponymie française en A. (André Lapierre).

Parmi les « "Défis" de la francophonie N.A. au seuil du XXI^e siècle », Angéline Martel retrace l'évolution des services et des droits éducatifs à la disposition des minorités francophones du Canada; Charles Castonguay précise le processus récent d'assimilation linguistique au Canada; Christian Dufour examine le « mal canadien » à la croisée des chemins, après l'échec de l'Accord du lac Meech; Roger Bernard enchaîne avec une description du comportement linguistique des jeunes Canadiens français et Philippe Falardeau examine le pluralisme des francophones hors Québec.

« Les recherches en cours » rappellent, en guise de conclusion, des travaux qui portent en fait sur des points déjà examinés sous un autre angle dans les chapitres précédents. Ce sont: l'apport des français d'A. à l'étude de la langue française, vue depuis Nancy (Pierre Rézeau); le phonétisme du franco-ontarien (Pierre R. Léon, Toronto); l'éclairage réciproque de la sociolinguistique et de la dialectologie (Karin Flikeid, Université Saint Mary's); les tendances phonétiques du français parlé en Alberta (Bernard Rochet) et la constitution et l'utilisation possible d'une base de données textuelles du français québécois (Terence Russon Wooldridge, Toronto).

* * *

L'une des préoccupations de ces pages, nourries d'exemples, est la répartition géographique des variétés du français d'A.N. Plusieurs auteurs soulignent les raisons historiques qui expliquent la présence de ces « îles » francophones, leurs caractéristiques lexicales, grammaticales ou phonétiques, leurs thèmes culturels tels qu'ils se révèlent dans leurs écrits et leurs chansons. Même si c'est là un domaine déjà bien exploré (comme le montrent les 23 annexes bibliographiques qui suivent chacun des chapitres, particulièrement riches pour la période 1970-1990), l'ouvrage nous offre des aperçus

nouveaux intéressants, notamment sur la perception qu'ont d'eux-mêmes les divers groupes francophones. Un cas extrême semble bien être celui des Franco-Américains qui, « contrairement aux Italo-Américains, ne peuvent se rattacher à une grande culture historique, dans la mesure où leur mère patrie est le Canada, pays où le français n'est pas la langue première » (Schwartzwald, p. 111-126). Ce manque de points de repère est très certainement senti en Colombie-Britannique, où les élèves francophones hésitent entre le français enseigné en « immersion » et celui que l'on parle encore en famille. Comme le fait remarquer Castonguay, « dans beaucoup de provinces, la majorité des francophones [...] n'ont [sic] plus en fait le français que comme langue seconde » (p. 308).

À ce thème se joint tout naturellement le souci évident pour la pérennité de ces groupes. L'anglais semble posséder un tel pouvoir d'assimilation qu'il tend à s'imposer dans la vie familiale même. Castonguay considère cette assimilation sous trois formes : individuelle, intergénérationnelle et collective, « dont seule la deuxième a évolué de manière favorable... au Québec et au Nouveau-Brunswick », provinces où nombre de mères anglicisées savent transmettre à leurs enfants une connaissance « maternelle » du français. Mais, plusieurs auteurs y reviennent constamment, la rapide baisse de la fécondité des couples francophones entraîne statistiquement le non-renouvellement des locuteurs français. De telles préoccupations poussent Christian Dufour (p. 317-318) à envisager les différents concepts qui sous-tendent une société québécoise distincte. Dans le contexte N.A. et canadien, la marque la plus distinctive du Québec moderne est le fait qu'il est la seule société majoritairement de langue française ; cela, dit l'auteur, soulève deux questions essentielles, d'ordre sociolinguistique : comment s'assurer de la prédominance du français au Québec, en concurrence internationale avec l'anglais, et quelle reconnaissance donner à la variété particulière du français parlé au Québec ? Ces deux questions, sans réponse ici, transparaissent en filigrane dans la plupart des autres chapitres.

Pour analyser l'économie de cette diaspora francophone, qui intéresse à des titres divers la grande majorité des auteurs, on a fait appel à plusieurs disciplines : histoire, sociolinguistique, géolinguistique, mouvements de population, influence de l'anglais — dont les données s'éclairent mutuellement, comme le montrent éloquemment Waddell (p. 203-226) et Poirier (p. 69-98). Ce dernier, faisant d'abord appel à la lexicologie, souligne que la distribution de certains éléments du lexique comme *hameçon*, *tombereau* et *canard* caractérise l'ouest du Québec, alors que *haim*, *banneau* et *bombe* le font pour l'Est. Plus nouvelle est la démarche phonétique : Poirier se sert du trait d'assibilation [t+i=tsi ; d+y=dzy] pour préciser les mouvements de population en français d'A.

Un autre thème important revient en leitmotiv presque à chaque page de l'ouvrage : celui de l'interférence de l'anglais et sa conséquence peut-être inéluctable, l'assimilation linguistique (voir notamment les articles de Mougeon, Poirier, Castonguay et Léon). On en traite sous l'étiquette d'*anglicisme*,

notion qu'analyse particulièrement Mougeon (p. 25-39), remettant en cause les conclusions de certains linguistes français. Qui dit « anglicisme » dit *interférence*, que Mougeon définit comme « une forme particulière de transfert [...] qui équivaut à un changement dans la distribution ou le sens d'un élément du français et qui a sa source dans la structure de l'anglais ». Or, certains faits généralement classés comme anglicismes existaient de longue date en français N.A. Pour que le transfert se fasse et se stabilise, il faut évidemment un contact constant avec l'anglais, ce qui explique que beaucoup des exemples cités ne s'entendent pas en France. Il faut donc distinguer soigneusement le parcours des transferts et les conditions sociolinguistiques qui les informent. L'influence de l'anglais est évidemment très différente selon les endroits (et selon les époques), ce qui oblige à beaucoup de prudence dans la description des interférences linguistiques.

Et puisque nous parlons d'anglicismes, qu'on me permette de souligner qu'en dépit de M. Servan-Schreiber, *défi* au sens de *challenge*, qui se trouve dans ce volume, est un anglicisme inutile, gênant en tout cas. Le grand Meillet parlait de « difficultés » à résoudre; pour lui, l'étymologie d'un mot n'était pas un défi, mais « faisait difficulté ». On voit que le concept d'anglicisme a encore besoin d'être affiné; comme le prédit Poirier (p. 90), il fera sans nul doute couler encore beaucoup d'encre.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail de tous les articles, pourtant intéressants, notamment ceux sur l'historique de la francophonie en A. (p. 157-238) et sur les recherches en cours (p. 361-433). Ils font preuve de l'activité des chercheurs dans ces domaines et bien souvent apportent des lumières nouvelles. On est heureux d'accueillir dans cette publication québécoise les réflexions de chercheurs français (Charpentier, Rézeau) et américains (Valdman, Schwartzwald, Senécal). Je voudrais pourtant souligner, pour terminer ce coup d'œil sur un excellent ouvrage, la contribution de T.R. Wooldridge, le directeur du *Centre for Computing in the Humanities* (University of Toronto), qui a mis sur pied une base de données textuelles du français québécois, à l'instar des équipes du TLF de Nancy et du TLFQ de Québec. Cette mécanisation de la recherche permettra enfin d'étudier dans le détail le lexique, la syntaxe et la thématique de la littérature écrite francophone d'Amérique du Nord³.

NOTES

1. On lira A. (d')Amérique; A.N. (d')Amérique du Nord; N.A. nord-américain.

2. Comme toujours, on constate un flottement dans la dénomination des variétés du français d'A.

Le terme *canadien français*, longtemps le seul à être employé, ne se retrouve pas ici; mais on relève

La Qualité de la langue au Québec *et* Langue, espace, société

société canadienne-française (p. XIV), *français canadien* (p. 7), *langue canadienne* (p. 116), *français d'A.N.* (le titre et *passim*), *français canadien standard*, *français canadien populaire* (p. 30), *parler français* (p. 49, en citant Rivard, 1930). Mêmes hésitations sur l'emploi de *français standard* (*passim*), *français académique* (p. 80), *français métropolitain* (p. 19). Par contre, le terme *québécois*, n.m., d'un exclusif

parfois irritant, ne domine pas cette terminologie, sauf à titre d'adjectif : *usage, domaine, territoire, français québécois* (p. 73, 77, 78 et *passim*). L'acadien, lui, est l'acadien.

3. La qualité de l'impression est excellente, ainsi que la reliure qui permet d'ouvrir facilement le livre à l'endroit désiré. Dans l'ensemble, les caractères phonétiques de API (articles de Léon,

Charpentier, Rochet) sont bien rendus, sauf pour ce qui est des voyelles relâchées [i, o, y], qui apparaissent comme des majuscules [I, U, Y]. Ceci brise de façon regrettable le rythme des transcriptions : [pUrYnʃouz, fasIlt], etc. Cette erreur est très fréquente chez les éditeurs francophones, qui devraient, une fois pour toutes, se procurer les polices phonétiques correctes.